



Les dépêches

Au fin fond de la Bavière, la culotte de cuir faite main résiste

AFP | 01.10.10 | 06h15

A Berchtesgaden, village niché dans Alpes bavaroises, aux confins de l'Allemagne et de l'Autriche, on n'a jamais vu le tailleur Franz Stangassinger sans ses culottes de peau. "J'ai un maillot de bain et un pantalon de travail, pour tondre la pelouse. Mais sinon, je porte toujours des culottes de cuir, parce que je les fabrique moi-même et je me sens bien avec", explique fièrement cet artisan, l'un des derniers à fabriquer encore ce vêtement sur mesure. Emblèmes du folklore bavarois, incontournables lors de la Fête de la Bière de Munich, qui a débuté cette année le 18 septembre et dure encore jusqu'à dimanche, les Lederhosen ont toujours leurs adeptes dans cette région du sud de l'Allemagne. Comme le veut la tradition, le pantalon de M. Stangassinger, taillé dans un épais cuir de cerf vert olive, laisse les genoux découverts. En guise de braguette, un pont, comme les marins ou... Napoléon. Apparu dans les montagnes bavaroises au 18e siècle puis adopté par les empereurs allemands, ce vêtement tombe en désuétude après la période nazie, car il est identifié aux jeunesses hitlériennes, explique Simone Eggar, historienne pour le Musée de Munich. Seules les jeunes enfants en portent alors encore. "Depuis dix ans, la culotte de peau est à nouveau cool", mais la plupart des Allemands les achètent désormais dans la grande distribution et elles sont souvent importées d'Europe de l'Est voire d'Asie, explique-t-elle. Les tailleurs qui les fabriquent encore à la main "sont devenus très rares", poursuit-elle. M. Stangassinger est l'un d'eux, officiant dans la minuscule boutique-atelier qu'il a héritée de son père, sise depuis 120 ans au premier étage d'un immeuble de Berchtesgaden. Avec moins d'une dizaine d'artisans allemands spécialisés, "nous ne sommes plus assez à connaître le métier", regrette-t-il. Armé de ses seuls ciseaux, de fils et d'aiguilles, il consacre près de 30 heures de travail à chaque pantalon, entre la prise des mesures et la finition des broderies. Seule concession à la modernité, son cuir de cerf ne vient plus de la région mais de Nouvelle-Zélande, car "plus facile à travailler" et de meilleure qualité, la peau des cervidés allemands étant abîmée par un moucheron parasite qui la crible de trous. Le commanditaire a le choix des teintes de cuir, du brun au beige en passant par le vert, celles des coutures, généralement blanches ou vertes, ainsi que des motifs des broderies. Comble du chic, la Lederhose peut afficher les initiales brodées de son propriétaire sur la poche à couteau. M. Stangassinger assure qu'il a "toujours de l'ouvrage". Ses pantalons faits main coûtent plus de 600 euros l'unité, contre moins de 100 euros dans la grande distribution. Et les inévitables bretelles de cuir font encore grimper l'addition. Même à ce prix, les clients ne manquent pas et doivent patienter plusieurs mois pour obtenir leur Lederhose, sur les 300 qui sortent chaque année de l'atelier de M. Stangassinger. La plupart d'entre eux viennent d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie. Mais il en compte aussi aux Etats-Unis, où plusieurs clubs perpétuent les traditions allemandes, et jusqu'à Singapour, explique-t-il.